

Abraham, père fondateur d'Israël

1. Un personnage en quête d'auteurs

Le personnage d'Abraham tient une place très particulière dans le corpus biblique. Une place également au sein des trois religions dites justement « abrahamiques » que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le personnage, ses tribulations, ses relations avec la divinité comme avec les autres peuples, tout fait sens pour mettre ce personnage au cœur de l'histoire hébraïque et faire en sorte qu'il fédère les différentes traditions qui l'ont constituée.

Dans un premier temps, il est peut-être utile de rappeler les grandes étapes de sa vie, telles qu'elles apparaissent dans les 14 chapitres du livre de la *Genèse* qui lui sont consacrés.

Avec un premier rappel : le personnage et son épouse subissent un changement de nom vers la fin de leur vie : Abram devient Abraham et Saraï devient Sarah.

XI	Généalogie d'Abram et départ d'Ur pour Harân.
XII	Abram quitte Harân avec Loth pour s'installer à Hébron. Première bénédiction de YHWH et annonce de grande nation. Une famine le fait descendre en Égypte. Le pharaon est séduit par Saraï, qu'Abram fait passer pour sa sœur. Plaies sur l'Égypte qui montrent sa méprise à Pharaon. Abram et Saraï quittent l'Égypte, enrichis par un Pharaon bienveillant.
XIII	Séparation entre Abram et Loth qui se partagent le pays. Abram s'installe à Hébron, aux Chênes de Mamré. Érection d'un autel.
XIV	Guerre des quatre rois venus d'au-delà de l'Euphrate contre la Pentapole de la basse vallée du Jourdain. Abram intervient quand il apprend que Loth est fait prisonnier. Victoire et Malkicédek, prêtre de Salem, le bénit. En échange, Abram paie la dîme et lui remet la totalité du butin.
XV	Abram se plaint de n'avoir pas d'héritier. Annonce d'un vrai fils et promesse de multiplication, comme les étoiles. Ritualisation du sacrifice, à la demande de YHWH. Puis annonce de YHWH que les descendants d'Abram seront étrangers et opprimés pendant 400 ans, mais qu'ils reviendront au pays, depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate. En consommant le sacrifice, YHWH conclut une alliance avec Abram.
XVI	Saraï est stérile. Elle donne sa servante égyptienne, Hagar, à Abram. Naissance d'Ismaël, malgré l'humiliation dont sa mère est l'objet (elle fuit au désert puis revient sur les conseils de YHWH).
XVII	Changement de nom pour Abraham et pour Sarah, avec mise en place de l'alliance et promesse d'une vaste descendance et de la propriété perpétuelle du pays. YHWH deviendra le dieu d'Abraham qui gardera l'alliance par le biais de la circoncision. Première annonce de la naissance d'Isaac, mais en l'absence de Sarah. Abraham se circoncit, ainsi que toute sa maison.

XVIII	Visite de YHWH à Mamré. Annonce que Sarah enfantera. Rire de Sarah. Plainte contre les habitants de Sodome. Négociation entre YHWH et Abram sur le nombre de justes à sauver.
XIX	Episode de la destruction de Sodome. Loth sauvé enfante par ses filles.
XX	Départ d'Abraham dans le Sud, à Gerar. Le roi Abimélek, ignorant que Sarah est sa femme, veut l'épouser. Mais Elohim intervient. Peur d'Abimélek qui rend Sarah à Abraham et le comble de cadeaux. Abraham crée un sanctuaire à Beer-Shéba et séjourne longtemps au « pays des Philistins ».
XXI	Visite de YHWH à Sarah qui conçoit Isaac. Sarah chasse Hagar car elle craint qu'Ismaël ne supplante Isaac. Elle descend vers le Sud et, grâce à Élohim, trouve un puits et décide de vivre au désert de Paran où son fils devient archer. Circoncision d'Isaac à 8 jours. Pendant ce temps, Abraham conclut une alliance avec Abimélek et plante un tamaris à Beer-Shéba.
XXII	Sacrifice d'Isaac au mont Moriah. Généalogie de la famille d'Abraham restée hors d'Israël (en particulier chez les Chaldéens).
XXIII	Mort de Sarah. Abraham achète aux Hittites la grotte de Makpélah pour l'y ensevelir.
XXIV	Vieillesse d'Abraham. Il envoie son serviteur chercher une femme pour Isaac dans son pays, pour qu'il n'épouse pas une fille des Cananéens. Arrivée de Rébecca. Isaac la fait entrer dans sa tente pour se consoler de la mort de sa mère.
XXV	Abraham convole en secondes noces avec Quetourah. Nouvelles généalogies. Abraham confie son héritage à Isaac et meurt à l'âge de 175 ans. Isaac et Ismaël le mettent au tombeau de Makpélah.

Cela étant, par quoi commencer les propos sur le personnage ?

Tout d'abord, on peut relever que ce personnage ouvre l'humanité aux temps historiques. Après la généalogie décennale des patriarches antédiluviens et postnoachiques, il fonde véritablement l'histoire. De même, l'espace géographique des hommes devient plus tangible. Abraham en étend les limites du Croissant Fertile à l'Égypte en plaçant, au centre de ce vaste complexe caravanier, la terre de Canaan comme l'épicentre du peuple hébreu.

Enfin, avec le développement du monde des hommes, la place de Dieu s'éloigne. Certes, YHWH continue de guider des pas de celui qu'il a choisi pour porter son message, mais ses interventions ne sont plus que ponctuelles et laissent à l'homme un petit espace de liberté.

Pour les trois monothéismes, Abraham est d'abord celui qui fonde le peuple porteur de la nouvelle religion. Il est le grand ancêtre, celui d'où est issu le rameau fécond. Adam, Noé étaient certes de passeurs d'humanité, mais une humanité encore engluée dans un processus créatif dont elle n'arrivait pas à sortir.

Abraham, c'est aussi le père des croyants, le premier homme historique, avec toutes les nuances qu'on doit apporter à ce terme car l'historicité du personnage est des plus contestables.

En tant que premier monothéiste, il est également le premier dépositaire de l'Alliance, assortie de la promesse d'une terre et d'une descendance nombreuse.

Avec le départ d'Ur au début de sa vie, puis le sacrifice d'Isaac à la fin, il est le parangon absolu de l'obéissance à Dieu.

Enfin, ses tribulations constituent une forme de raccourci de l'histoire générale du peuple d'Israël.

Malgré une apparente fluidité, c'est un texte très composite que l'histoire d'Abraham. On aura pu le remarquer avec deux épisodes qui reviennent de façon très semblable : la beauté de Sarah attire la convoitise du pharaon d'abord, d'Abimélek ensuite, avec le même subterfuge de son mari : la faire passer pour sa sœur.

De même, le chapitre connu sous le nom de « guerre des quatre rois » est totalement coupé du reste du récit et constitue également une pièce rapportée.

Et, de fait, les exégètes ont détecté au moins cinq couches de narration qui s'entrecroisent dans ce récit¹.

La version primitive, la plus ancienne ne semble pas remonter plus tard qu'au début de l'Exil, à partir de 587 avant notre ère. Elle fait d'Abraham un « aristocrate rural »² et reprend le crédo de ceux qui sont restés sur le territoire judéen. Il met en évidence l'importance du territoire et de l'ancrage d'Abraham sur le site d'Hébron, en minimisant l'itinérance.

Une seconde rédaction provient des Exilés eux-mêmes lors de leur retour en Palestine, après 538. Face à des populations solidement ancrées à un territoire et à des traditions d'un ancêtre fondateur arrimé sur le sanctuaire d'Hébron, ils mettront en évidence le côté nomade du personnage et s'attacheront à lui faire faire le même circuit qu'eux-mêmes, de la basse vallée des Deux-Fleuves vers la mer Morte.

La troisième source, plus difficile à dater, est la source Sacerdotale (source P), même si, globalement, on peut la situer dans le VI^{ème} Siècle également. Elle traduit les préoccupations des prêtres qui attachés au temple de Jérusalem avant sa destruction. Ceux-ci mettent bien sûr l'accent sur le rituel.

La quatrième est plus disparate, plus tardive aussi. On la doit aux Juifs de la Diaspora qui, sous l'époque perse puis hellénistique, souhaitent exprimer, par le mythe d'Abraham, l'idée qu'une vie était possible hors de sa terre. Ils insistent alors sur les rapports de bon voisinage entre Abraham et les populations autochtones.

Un dernier ajout enfin vient clore la constitution du cycle, il s'agit essentiellement du chapitre XV, plus récent encore, peut-être quelques décennies seulement avant l'ère chrétienne, qui résume en quelque sorte l'ensemble de l'histoire. Ce chapitre sera d'ailleurs utilisé par Paul dans sa théologie de la justification par la foi.

Mais pour intéressant que soit cette recherche, elle ne nous dit pas grand-chose des matériaux anciens qui se sont agglomérés à l'histoire abrahamique. Et pourtant, ils existent. Les scribes qui ont composé cette saga ne l'ont pas inventée à partir de rien. Certes, le personnage d'Abraham tel qu'ils nous le présentent n'a sans doute jamais existé mais d'autres personnages, d'autres traditions ont contribué à faire naître cette histoire. Il était déjà connu des Judéens de l'Exil.

2. À la recherche de l'Abraham mythologique

Revenons d'abord sur ce changement de nom. Ce n'est certes pas le seul personnage biblique à connaître ce double baptême, mais ils sont quand même plutôt rares, ceux qui meurent avec un patronyme différent que celui que leur a donné leur mère : nous avons eu l'occasion d'évoquer la transformation de Jacob en Israël, Benjamin qui, un court moment de sa vie, s'est appelé Benoni ainsi que, dans le Nouveau Testament, Simon qui devient Pierre et Saül qui devient Paul.

Toutes ces transformations, à part celle de Benjamin qui répond à d'autres fins, sont destinées à marquer un changement radical dans la personnalité même de leur porteur. En devenant Israël, Jacob incarne le représentant sur terre d'un dieu de combat. Pierre se trouve investi d'une mission autant religieuse que politique, fonder une Église, et Saül perd sa judéité en devenant Paul et fait sortir le christianisme du monde sémitique.

Concernant Abraham, ce changement d'identité semble indiquer tout à la fois un changement de nature et un changement d'époque. Rappelons d'abord que sous sa forme première, Abram, il apparaît dans la première partie de la geste consacrée à ce patriarche et il focalise probablement sur lui les plus anciennes traditions.

¹. Thomas RÖMER, « Qui est Abraham ? Les différentes figures du patriarche dans la Bible hébraïque », in Thomas RÖMER ÉD, *Abraham. Nouvelle jeunesse d'un ancêtre*, éditions Labor et Fides, Genève, 1997, pp. 13-33.

². Ibidem, p. 24.

Onomastiques tout d'abord car, si le nom complet d'Abraham n'est attesté nulle part, on trouve celui d'Abram sur la stèle du pharaon Sheshonq I^{er} sous l'appellation *p.b-q-r3-b-r-m*, signifiant « champ d'Abram » ou encore « château d'Abram »¹, expression que l'on retrouve, toujours en lien avec le même pharaon, dans le relief d'un temple de Karnak, en Égypte². L'endroit indiqué se trouve dans le Nord du Négev, à proximité d'Hébron. Naturellement, il est extrêmement tentant d'y voir là le berceau historique du personnage, dont l'histoire le rattache très fortement à cette ville et qui conserve une trace importante de son séjour, aux Chênes de Mamré.

Cependant, cette identification entre les deux patronymes ne peut qu'être une hypothèse d'école car rien ne permet d'affirmer de façon certaine qu'il s'agit bien du même personnage. Mais nous pouvons quand même en tirer la satisfaction que ce nom est attesté dans la région au X^{ème} siècle par d'autres sources que la Bible.

Cela permet aussi de donner une trame chronologique, mais qui est très loin de faire l'unanimité. En effet, il est bien difficile de définir cette « époque patriarcale », les temps d'avant l'Exode avec Moïse, qui a pourtant borné notre perception chronologique de l'histoire d'Israël. Il y a environ un demi-siècle, on avait pensé qu'elle était liée au mouvement amorite, qui avait mis fin à la prépondérance d'Ur sur la Mésopotamie, au début du II^{ème} millénaire avant notre ère³. Le départ d'Abram de cette ville se trouvait donc pleinement justifié.

Aujourd'hui, cette hypothèse a été abandonnée totalement, ce qui ne donne pas davantage de lumière. La stèle de Sheshonq évoque l'époque de la fin du règne de Salomon, selon la chronologie biblique ancienne ce qui, au passage, infirme la puissance annoncée de ce roi dans le texte biblique car, si tel avait été le cas, c'est lui qui eût dû être mentionné dans cette stèle, pas Abram.

Quoiqu'il en soit, l'ancrage du personnage Abram semble bien implanté dans la région d'Hébron, où il s'installe très tôt dans sa vie, selon le texte biblique :

*Abraham installa sa tente pour habiter aux Chênes de Mamré, à Hébron.
Il y érigea un autel pour YHWH.*

(Genèse XIII, 18)

L'installation du sanctuaire est très importante car elle conditionne en quelque sorte la suite du récit. Une suite qui montre clairement que, pour avoir une vocation historique, le personnage n'en est pas moins fortement rattaché au mythe. En effet, l'épisode intervient juste avant la séparation d'avec Loth, son neveu, qui annonce la catastrophe de Sodome.

C'est un épisode que nous allons tenter de comprendre en bousculant quelque peu l'ordre de ses différents événements. Tout d'abord, les motifs de la punition ne sont pas explicités immédiatement, sinon de façon fort évasive :

YHWH dit : « Comme elle a enflé, la clameur de Sodome et Gomorrhe et de quel poids est leur péché ! Il me faut descendre pour voir s'ils ont agi en tout selon la clameur parvenue jusqu'à moi. Si c'est faux, je le saurai. »

(Genèse XVIII, 20-21)

Et il envoie les deux hommes qui l'accompagnaient, qui se révéleront être des anges, vers Sodome afin de vérifier si la rumeur est bien fondée. S'ensuit alors un marchandage avec Abraham sur lequel nous reviendrons plus loin.

¹. Yohanan AHARONI, *The Land of the Bible. A Historical Geography*, Westminster Press, Philadelphia, 1979, 2^e éd., p. 328.

². Jack FINEGAN, « *Light from the Ancient Past* », in *The Archeological Background of Judaism and Christianity*, English Universities Press, Londres, 1959, p. 91. 126.

³. William Foxwell ALBRIGHT, *Abram the Hebrew. A New Archaeological Interpretation*, in *BASOR*, 163, 1961, pp. 36-54.

Les deux envoyés de YHWH arrivent donc à Sodome. Auprès d'Abraham, ils étaient définis comme des hommes (אֲנָשִׁים [*anáším*]), en arrivant dans la ville, ce sont des anges (מַלְאָכִים [*mal'ákím*]), si l'on s'en tient à la traduction liturgique de ce terme.

Rappelons brièvement l'enchaînement des faits. Loth leur lave les pieds et leur offre avec insistance l'hospitalité ainsi qu'un festin mais, dans la nuit, les hommes de Sodome viennent frapper à la porte et exige que Loth fasse sortir pour les « connaître », dans un sens dépourvu d'équivoque. Loth propose de leur donner ses filles, encore vierges, mais les habitants de Sodome insistent et cherchent à briser la porte. Alors, les anges redevenus des « hommes » les frappent de cécité et entraînent leur hôte, sa femme et ses deux filles hors de la ville.

Suit alors l'épisode de la femme de Loth changée en statue de sel car elle n'a pas respecté l'interdiction de regarder en arrière pour voir la pluie de feu et de soufre s'abattre sur la ville. Après la destruction des villes du Circuit, c'est-à-dire le sud de la mer Morte, Loth se retrouve alors seul avec ses deux filles. Ces dernières, craignant apparemment que la destruction ait frappé toute la terre, font boire leur père afin de coucher avec lui pour avoir des enfants. Elles engendreront deux fils qui, par leur nom, sont les pères fondateurs de deux peuples voisins et qui, dans ce nom même, portent la marque de cet inceste. L'aîné s'appelle Moab, מוֹאָב [*mó'áv*], littéralement « eau du père », ancêtre des Moabites et le second Benammi, בֶּן-אָמִי [*ben-'ammi*] c'est-à-dire « fils de mon parent », ancêtre des Ammonites.

Passons rapidement sur les fondements étiologiques de ce mythe. La mer Morte est située sur une ligne de fracture de l'écorce terrestre, la faille du Levant, qu'on appelle également faille de la mer Morte. Cela explique la présence de soufre, d'émanations d'acide sulfhydrique et une extrême salinité, ainsi que de fréquents séismes.

Mais ici, c'est plutôt le récit qui fonctionne comme une explication à ce phénomène. Une explication qui relève naturellement de la magie et de la religion.

Attardons-nous d'abord sur le cas de Loth.

Il n'est pas sans ressemblance avec celui de Noé : tous deux, par exemple, sont décrits comme des « justes », dans un espace pervers. L'espace de Noé, c'est toute la terre, celui de Loth est plus restreint, mais c'est la ville, lieu de toutes les corruptions chez beaucoup d'auteurs bibliques.

Cet espace est destiné à être détruit : par l'eau pour le premier, par le feu pour le second. Mais les deux hommes en réchapperont, ainsi que leur famille. On remarquera aussi que, dans les deux cas, à partir du moment où le déclenchement de la catastrophe est proclamé, plus rien ne peut l'arrêter. C'est comme si un compte à rebours avait été lancé.

Enfin, l'un des premiers gestes des deux hommes est de s'enivrer. Certes, c'est apparemment délibéré pour Noé, provoqué pour Loth. Mais dans les deux cas, cette ivresse donne lieu à la réalisation d'un péché majeur.

Nous pouvons avancer l'idée que la destruction de Sodome fonctionne un peu comme une réplique du Déluge, montrant ainsi que, certes, YHWH a juré de ne plus détruire sa création, mais qu'il pouvait agir ponctuellement lorsque des comportements trop déviants étaient signalés.

Dans l'imaginaire des hommes, le feu a quatre fonctions : il éclaire, il réchauffe, il brûle et il fertilise (dans le cas d'une culture sur brulis). Mais, pour aller un peu plus loin dans le symbolisme, on peut distinguer deux mouvements différents :

– la flamme ascendante, qui symbolise l'accès à la sagesse, la spiritualité, voire l'immortalité. Par sa verticalité, c'est un symbole plutôt paternel ;

– la flamme enveloppante, qui évoque plutôt l'image du foyer, de l'utérus et représente plutôt une valeur maternelle ; par son triple effet destructeur, purificateur et régénérateur elle porte une valence symbolique mixte, positive/négative, elle est amène une association paradoxale : *mort extérieure/renaissance intérieure*¹.

Dans ce récit, il est clair que le feu agit à la manière de l'eau lors du Déluge : il détruit d'abord, mais il purifie également.

¹. Marc GIRARD, *Les symboles dans la Bible*, éditions Bellarmin, Montréal-Paris, 1991, pp. 111ss.

Revenons maintenant sur les causes de cette destruction. Nous utilisons à dessein ce pluriel car il y a deux raisons distinctes à la destruction de la ville.

La plus connue est évidente, la condamnation de l'homosexualité et nous passerons rapidement, non pour éluder la question mais parce que nous y reviendrons plus en détail dans le dernier chapitre.

L'autre est plus rarement évoquée mais pas moins grave, c'est le non-respect de l'hospitalité, une règle essentielle dans les rapports humains tels qu'ils apparaissent dans la Bible. Et le passage où cette règle est violée par les hommes de Sodome trouve un curieux équivalent dans le livre des *Juges* où un homme accueille un visiteur et sa concubine chez lui, dans la ville de Gibéah. Dans la nuit, la population masculine a une attitude étrangement semblable à celle de la population de Sodome. Dans une structure synoptique, la ressemblance des deux récits est patente.

– Où sont les hommes qui sont venus vers toi cette nuit ? Fais-les sortir afin que nous les connaissions !

– Non, mes frères, ne faites pas le mal ! Voici mes deux filles, qui n'ont pas connu d'homme ! Je les ferai sortir vers vous et vous leur ferez ce qui est bon à vos yeux.

Mais ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus sous l'ombre de mon toit.

(Genèse XIX, 5-8)

– Fais sortir l'homme qui est dans ta maison, afin que nous le connaissions !

– Non, mes frères, ne faites pas le mal ! Après que cet homme est venu vers ma maison, ne commettez pas cette infamie. Voici ma fille, vierge, et sa concubine. Je les ferai sortir vers vous et vous ferez ce qui est bon à vos yeux. Mais ne faites pas, envers cet homme, une telle infamie.

(Juges XIX, 23-24)

On retrouve le même verbe, יָדַע [*yd''*] « connaître », qui est bien sûr un euphémisme pour définir les relations sexuelles.

Mais les deux récits ne connaîtront pas la même fin, car le visiteur de l'habitant de Gibéah, dont nous savons juste qu'il s'agit d'un vieillard, n'a pas la puissance de feu des envoyés de YHWH. Il finit par leur livrer sa concubine.

Elle sera violée toute la nuit et, au matin, le visiteur la retrouvera morte sur le pas de la porte. Il eut une réaction assez déconcertante, il la dépeça en douze morceaux qu'il envoya dans chacune des tribus qui constituaient le territoire d'Israël.

Alors, circonstance aggravante ou double faute, le non-respect fait néanmoins partie intégrante du mythe de Sodome.

Revenons maintenant au début de cet épisode et quittons le personnage de Loth et ses déboires pour nous intéresser plus spécialement à Abraham. Nous avons signalé le changement de nom, mais sans en préciser les enjeux. Or, ceux-ci sont considérables.

Rappelons-en les conditions dans lesquelles ce changement survient. Elles se trouvent dans le chapitre qui précède l'histoire de Sodome : Abram est âgé de 99 ans et Sarah, un peu plus jeune, n'a que 90 ans. Mais elle est stérile et il est même précisé qu'elle a cessé d'avoir « ce qui arrive aux femmes »¹, ce qui la rend doublement stérile.

Cependant, YHWH annonce à Abram qu'il conclut une alliance avec lui et que Saraï lui donnera un fils. Mais, en contrepartie, il devra circoncire tout le monde, à commencer par lui et changer de nom :

On ne prononcera plus ton nom Abram, mais ton nom sera Abraham car je te donnerai la paternité d'une multitude de nations.

(Genèse XVII, 5)

¹. Genèse XVIII, 11.

Établir l'étymologie des deux noms ne pose aucune difficulté ; rappelons-la brièvement :

– אָבְרָם [avrám] signifie « Père élevé » ;

– אָבְרָהָם [avrâhâm] signifie « Père de multitude ».

Le changement peut sembler bénin de prime abord, mais il contient une nuance essentielle. Celle-ci porte sur le sens du mot אָבְרָם [av]. Dans le premier cas, il constitue un appellatif divin, quelque chose comme le « Notre Père » des chrétiens. Le second terme désigne un père humain, un grand ancêtre, mais un homme.

Cela pose la question de la nature même du personnage sous sa première forme. Nous avons évoqué, lors d'un chapitre précédent, la notion du « dieu du père ». Il semble bien qu'autour d'Abram ait été célébré une forme première de divinité, dont le sanctuaire se trouvait à Hébron. Sur quoi peut-on se baser pour avancer cela ? Tout d'abord, le fait qu'Hébron a été, tout au long de son histoire, un centre religieux et politique important. C'est là, par exemple, que le roi David commença à exercer sa royauté avant de l'installer à Jérusalem¹.

Un homme exceptionnel sur un site exceptionnel offre, en soi, le matériau pour un mythe durable. Un autre élément vient renforcer cette divinisation du personnage. Abraham est le seul personnage biblique à être présenté comme « Ami » de Dieu :

N'est-ce pas toi, notre Élohîm, qui a dépossédé les habitants de ce pays devant ton peuple pour le donner en pérennité à la race d'Abraham, ton ami ?

(II Chroniques XX, 7)

En effet l'expression אָבְרָהָם [ohavekâ] "ton ami" n'est attribuée à aucun autre personnage. Jacob, Moïse, ou Samuel, ainsi que les prophètes sont des עֲבָדָה ["'eved] "serviteur" de YHWH. David a droit au qualificatif particulier de דָּוִד [dôd], le "chéri" de YHWH, mais c'est une simple explication étymologique de son nom.

Cette distinction n'est pas sans importance car, dans l'esprit des anciens Hébreux tel qu'il peut nous apparaître aujourd'hui, l'amitié supposait des rapports d'égalité. Une égalité des mérites au moins. Le plus fameux exemple biblique de cette amitié est bien sûr celui de David et Jonathan, mais nous trouvons un exemple plus fort encore dans le monde sémitique avec l'amitié indissoluble qui unit Gilgamesh à Enkidu. Dans les deux cas, la mort de l'Ami constitue une véritable amputation pour le survivant, qui se révèle toujours être le personnage dominant de ce binôme.

On peut donc légitimement penser que ce qualificatif apposé à Abraham élève ce dernier à un niveau qui dépasse la simple humanité. D'ailleurs, cet usage est resté dans la mémoire des hommes puisque, aujourd'hui encore, la ville d'Hébron, qui se trouve présentement en Cisjordanie donc placée sous mandat palestinien, s'appelle en arabe Al Khalil, ce qui signifie « L'Ami ».

C'est avec cette représentation d'Abraham qu'il faut maintenant revenir à cette phrase que YHWH s'adresse à lui-même avant de décider de la destruction de Sodome, alors qu'il arrive au sanctuaire d'Hébron :

Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ?

(Genèse XVIII, 18)

On peut comprendre cette phrase dans un sens plus précis : ai-je la possibilité de cacher quelque chose à Abraham alors qu'il est mon ami, c'est-à-dire mon égal, et que je suis sur son sanctuaire ?

La réponse est naturellement négative et il s'ensuit un marchandage digne de tous les souks d'Orient et que nous reproduisons ici sous une forme abrégée afin d'en conserver la saveur :

¹. II Samuel II, 2-11.

- *Peut-être se trouve-t-il cinquante justes à l'intérieur de la ville ? Feras-tu mourir la ville ? [...]*
- *Si je trouve cinquante justes dans Sodome, je pardonnerai à toute la cité à cause d'eux. [...]*
- *Peut-être qu'aux cinquante justes il en manquera cinq. [...]*
- *Je ne détruirai pas si j'en trouve quarante-cinq. [...]*
- *Peut-être qu'il ne s'en trouvera que quarante. [...]*
- *Je ne ferai rien à cause des quarante. [...]*
- *Peut-être s'en trouvera-t-il trente ?*
- *Je ne ferai rien si j'en trouve trente. [...]*
- *Peut-être s'en trouvera-t-il vingt ?*
- *Je ne détruirai pas à cause de ces vingt. [...]*
- *Peut-être s'en trouvera-t-il dix ?*
- *Je ne détruirai pas à cause des dix.*

(Genèse XVIII, 23-32)

Il n'y manque que le thé et le narghilé.

Mais nous avons encore là un vrai rapport d'égalité entre les deux marchandeurs et l'accord se fera sur les dix justes, mais on sait que les anges n'en trouveront que quatre : Loth, son épouse et ses deux filles car ses gendres potentiels se moqueront de lui quand il leur dira de quitter la ville.

Cependant, nous ne manquerons pas de remarquer que cet échange se fait après le changement de nom d'Abraham, à un moment où l'ancêtre a donc été « dédivinisé » par YHWH. Mais la mise en ordre des différentes composantes du récit et des plus tardives et on peut légitimement penser qu'il fallait peut-être conserver une amitié qu'on ne pouvait effacer mais gommer une divinité trop gênante pour un monothéisme encore dans son enfance.

Signalons au passage que le changement de nom ne touche pas seulement l'homme, mais également l'épouse. Saraï, en effet, devient Sarah. Le personnage, plus que le changement de nom, mérite qu'on s'y arrête.

3. Abraham et le rire de Sarah

En effet, ce changement ne marque par réellement un changement de nature puisque le sens de son nom de varie guère.

Saraï, en hébreu **סָרַי** [*saray*], devient Sarah **שָׂרָה** [*sârâh*], qui signifie toujours "princesse". Dans le premier cas, le nom est prolongé par un possessif. Tout au plus peut-on mentionner une relative accointance du premier nom avec le mot *Sarrati*, qui était le nom sous lequel la déesse-Lune Nin-gal était adorée à Harân¹. Peut-être était-ce un moyen de montrer l'impuissance de cette divinité supposée fécondante, puisque Saraï était stérile.

Et c'est précisément la levée de cette stérilité qui va de pair avec le changement de nom, qui suit de quelques versets celui d'Abram.

Élohîm dit à Abraham : « Saraï, ta femme, tu ne l'appelleras plus du nom de Saraï, mais son nom sera Sarah. Je la bénis et, par elle, je te donnerai un fils. »

(Genèse XVII, 15-16)

Quand Sarah apprend cette double information, car naturellement, elle n'en sera informée qu'au chapitre suivant, elle ne peut s'empêcher de rire.

Et Sarah rit en elle-même et dit : « Usée comme je le suis, pourrais-je encore éprouver de la volupté ? Et mon seigneur est si vieux ! »

¹. Édouard DHORME, *L'évolution religieuse d'Israël. 1. La religion des Hébreux nomades*, Nouvelle Société d'Édition, Bruxelles, 1937, p. 89.

C'est par les trois personnages venus annoncer à Abraham la destruction de Sodome qu'elle apprend la nouvelle. Et son rire fait écho au rire tout aussi discret d'Abraham, quelques versets plus tôt :

Alors Abraham tomba sur sa face et rit et il dit en son cœur : « Naîtra-t-il un fils à un homme âgé de cent ans ? Et Sarah, âgée de quatre-vingt-dix ans, aura-t-elle un enfant ? »

(Genèse XVII, 17)

Ce passage comporte un message très fort.

Si sous le nom Abram, le personnage était considéré comme un dieu par la population d'Hébron, c'était un dieu fort imparfait puisqu'il était incapable de passer outre la stérilité de son épouse, sa princesse selon son patronyme, pour avoir une descendance digne de lui. Il convient donc de faire allégeance à Yhwh et d'endosser la nature d'homme pour qu'il puisse satisfaire l'une des grandes revendications de tout Israélite de base : avoir une descendance. Et, dans ce cas, une descendance qui ne soit pas sortie du ventre d'une esclave.

Cependant, ces deux rires sont peut-être à interprété comme une forme de divinité résiduelle : là où, en tant que dieu, Abram avait échoué à rendre Sarai féconde, pourquoi son « ami » réussirait-il ?

L'hominisation d'Abraham conditionne donc sa nature de père du peuple et père des croyants. Les prophètes de l'Exil, Isaïe en tête, forcent le trait sur cette qualité d'Abraham :

Mais toi, Israël, mon serviteur, Jacob que j'ai choisi, race d'Abraham, mon ami [...], ne crains pas car je suis avec toi !

(Isaïe XLI, 8-10)

Nous retrouvons ici cette notion d'ami de Dieu attribuée à Abraham, déjà rencontrée dans le second livre des *Chroniques*. Notons au passage que le mot traduit ici par « race » est זֶרַע [zera"], dont le premier sens, très concret, est "semence".

Pour les Exilés, cette paternité constitue une notion essentielle pour une orthodoxie religieuse conforme à l'idée qu'ils se font de leur dieu et de ses rapports qu'il entretient avec eux.

Une idée confortée par son collègue Ézéchiel, lorsqu'il évoque la volonté de ceux qui sont restés au pays d'en revendiquer l'héritage :

Fils d'homme, les habitants de ces ruines, sur le sol d'Israël affirment : « Abraham était seul quand il a reçu le pays en possession, mais nous, nous sommes nombreux et c'est nous qui héritons du pays. »

(Ézéchiel XXXIII, 23)

La réponse de YHWH est radicale, après qu'il ait énuméré les infâmies commises par ceux qui n'ont pas eu la chance d'être déporté, il leur fait cette réponse cinglante :

Moi, le Vivant, je ferai tomber par l'épée ceux qui se trouvent dans les ruines.

(Ézéchiel XXXIII, 27)

Pour faire bonne mesure, il leur promet aussi de les livrer en pâture aux animaux et de leur envoyer la peste.

Nous sommes là face au tournant monothéiste que nous avons souligné dans un chapitre précédent et qui survient au moment de l'Exil à Babylone, mais qui n'a pas touché les populations demeurées sur la terre de Juda.

Nous trouvons également cette méfiance – le mot est faible – sous la plume d'Esdras, qui reproche aux restés de s'être corrompu :

Ils ont pris pour épouses, eux et leurs fils, des filles et la race sainte a été mêlé aux peuples du pays.
(Esdras IX, 2)

La « race sainte » ici est bien sûr la semence d'Abraham et cette qualité est essentielle pour le patriarche qui fait de lui, non seulement le père du peuple, mais aussi le père des croyants, puisqu'il s'agit d'un peuple choisi par YHWH pour porter sa parole.

Cette fonction organise toute la vie du personnage et les élaborateurs du texte biblique y ont développé toute leur science. Elle présente son départ d'Ur comme une acceptation du commandement divin et ses diverses pérégrinations comme le signe avant-coureur de ce que connaîtra le peuple dès lors qu'il aura enfin renoncé à ses apostasies.

De même, c'est le premier homme à pratiquer la circoncision :

Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans quand il fut circoncis de la chair de son prépuce.
(Genèse XVII, 24)

Dans cet extrait, il est certes précisé que cette opération se fera au huitième jour après la naissance, mais le patriarche pouvait difficilement revenir en arrière. Les auteurs sont maintenant unanimes à admettre qu'il s'agit d'un rituel tardif, qui ne survint de façon certaine et généralisée qu'au moment de l'Exil à Babylone¹. C'est une pratique dont l'origine est difficile à établir, mais qui est probablement africaine. Elle était connue en Égypte depuis fort longtemps et on a trouvé des momies circoncises. Il semble qu'il s'agissait plutôt, au départ, d'un rituel de passage de l'enfance à l'adolescence.

Mais dans le cadre de la nouvelle foi en YHWH, la circoncision se fera donc à l'âge de huit jours, sans qu'aucune information ne soit invoquée ni pour mentionner les raisons précises de ce geste, ni en justifier le moment. Il correspond approximativement à la chute du cordon ombilical, mais la Bible ne délivre guère d'indication sur l'obstétrique.

Mais cette marque nouvelle, qui sert à différencier les Déportés des populations locales, même si cette différence n'était que rarement exhibée, sera également un moyen de ségréguer la « race sainte » évoquée plus haut de celle des « peuples du pays ». Pour dire les choses autrement, la race sainte ne peut sortir que d'un pénis circoncis.

Cependant, attribuer cet acte à Abraham fait également de lui l'ancêtre des rituels. Et cette ritualité nous amène naturellement à celle qui a sans doute marqué le plus les esprits concernant ce personnage : il s'agit du sacrifice d'Isaac.

4. L'*Aqedah* ou le sacrifice d'Isaac

Ce mythe de la « ligature » arrive au bout du cycle d'Abraham, sans le clore véritablement puisque d'autres chapitres suivront avant la mort du patriarche. Mais il constitue le point d'orgue de tout ce que le personnage peut représenter au regard des auteurs.

Rappelons tout d'abord que les enjeux concernant ce récit ne sont pas d'en dégager l'historicité. Nous sommes encore, naturellement, dans le mythe. Mais ce mythe s'appuie sur des réalités car, pour être admis comme vrai par les contemporains de ses auteurs, il fallait qu'il soit vraisemblable.

Ce sacrifice, nous allons le voir, se décline selon différentes gammes, dégageant plusieurs valeurs symboliques que nous analyserons les unes après les autres,

Peut-être un rappel du récit serait-il utile pour bien en saisir la portée. Il commence ainsi :

¹. Roland DE VAUX, *Les institutions de l'Ancien Testament* *, 5^{ème} éd., éditions du Cerf, Paris, 1989, pp. 78-82.

C'est après ces événements que l'Élohîm mit Abraham à l'épreuve en lui disant : « Abraham ! » Il dit : « Me voici ! »

Il dit : « Prends donc ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va-t'en au pays de Moriyyah. Là, fais-le monter en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. »

(Genèse XXII, 1-2)

Avant de nous embarquer dans la lecture de cet épisode, il est bon de souligner quelques acquis déjà mis en évidence.

4.1. Abraham et Isaac

Nous ne reviendrons pas sur l'historicité des plus relatives du personnage d'Abraham, déjà évoquée. Celle d'Isaac est d'ailleurs encore plus douteuse car aucune source extrabiblique ne permet d'affirmer que ce personnage a réellement existé. Il apparaît dans les textes de la Genèse comme une pièce rapportée, un genre de chaînon manquant. Attardons-nous un peu sur ce personnage.

Nous avons déjà évoqué le curieux épisode qui se répète dans lequel Abram, puis Abraham, fait passer son épouse pour sa sœur car il craint d'être tué. Eh bien cette aventure se répercute également pour Isaac. Nous avons trois récits que nous pouvons inscrire dans un tableau synoptique qui en montrent le parallélisme.

<i>Genèse XII, 10-20</i>	<i>Genèse XX, 1-18</i>	<i>Genèse XXVI, 1-11</i>
Abram descend en Égypte	Abraham descend à Gerar	Isaac descend à Gerar
Il fait passer Saraï pour sa sœur car elle est trop belle	Il fait passer Sarah pour sa sœur car elle est trop belle	Il fait passer Rébecca pour sa sœur car elle est trop belle
Pharaon prend Saraï et l'épouse et offre une forte dot à Abram	Abimélék envoie chercher Sarah pour l'épouser	Abimélék surprend Isaac en train de plaisanter avec Rébecca
Plaies sur l'Égypte	En songe, Abimélék apprend que Sarah est mariée	Pas de réaction divine car pas de mariage
Abram et Saraï sont expulsés mais Abram conserve la dot	Abimélék fait des dons à Abraham pour plaire à Dieu	Abimélék accorde sa protection à Isaac

Si l'on fait fi de ses aspects les plus extravagants, on peut remarquer une lente édulcoration du récit.

Le premier est le plus violent. D'abord parce qu'il met en scène la plus grande puissance politique et militaire du moment, le roi d'Égypte. Ensuite, parce qu'il pousse le scénario à l'extrême : Saraï est épousée par le pharaon et, selon toute vraisemblance, le mariage est consommé, ce qui provoque la colère de YHWH et les plaies envoyées contre l'Égypte, dont la nature n'est pas précisée. En ce sens également, Abram préfigure déjà la figure de Moïse. On peut s'étonner sur la disproportion des mesures : YHWH semble incapable d'empêcher ce mariage mais réagit avec la plus grande des violences dès lors qu'il est consommé.

Dans le second temps, le convoiteur d'épouse est déjà nettement moins gradé : il s'agit d'Abimélék, roi de Gerar, une ville qu'on peut situer près de l'actuelle Gaza et qui était, selon les auteurs bibliques, aux mains des Philistins. Ici le mariage a bien lieu, mais il n'est pas consommé, YHWH apprenant en songe que Sarah était déjà mariée. On peut noter au passage que l'épouse d'Abraham était déjà âgée de 90 ans et qu'elle devait être très bien conservée pour susciter la convoitise d'un roi.

Dans le troisième récit, YHWH n'a même pas à intervenir puisqu'Abimélék surprend Isaac et Rébecca en train de « plaisanter » dans leur chambre. Outre le fait qu'on imagine mal un roi, fût-il un roitelet, en train de guetter aux fenêtres pour surprendre des ébats amoureux, force est de constater que ces trois histoires fonctionnent en cascade et ne semblent avoir d'autre but que de

montrer la sacralité de la « race sainte » et de la faire transiter ensuite par Isaac. Ces trois récits trouvent d'ailleurs une même fin, qui se traduit par des cadeaux et par la reconnaissance que le dieu de cette race est supérieur aux autres.

La chronologie en effet est parfaitement dédaignée par les auteurs, puisque, nous l'avons vu, les Philistins font partie de ce qu'on a appelé les Peuples de la Mer et ne s'installent sur les côtes cananéennes qu'à la fin du second millénaire avant notre ère, soit à l'époque supposée des Juges.

Enfin, les traditions bibliques elles-mêmes rattachent le personnage d'Isaac au sanctuaire de Béer-Sheba, à une quarantaine de kilomètres au sud d'Hébron, le sanctuaire d'Abraham. Il est donc probable qu'il s'agissait primitivement de deux clans différents et donc les chefs, s'ils ont existé, n'ont bien sûr entre eux aucune relation parentale et ne se sont sans doute jamais côtoyés.

Enfin, toujours en préambule à ce sacrifice, rappelons que, selon certaines sources, le nom de YHWH n'avait pas encore été révélé à Abraham :

« Je suis YHWH ! Je suis apparu à Abraham, Isaac et Jacob comme ÉL-Shaddaï mais par mon nom de YHWH, je ne me suis pas fait connaître d'eux. »
(Exode VI, 4. 7)

Nous sommes donc face à un récit où tout se délite : un personnage probablement fictif accepte d'offrir, à une divinité qu'il ne connaît pas, un fils qui n'est de toute évidence pas le sien.

Or, ce récit a fonctionné et a marqué très profondément les esprits, à leur époque mais aussi pour les générations futures.

4.2. Le thème de la soumission à Dieu

Reprenons-en maintenant la lecture. Nous l'avions laissé à l'injonction faite par YHWH à Abraham de lui sacrifier son fils. Laissons courir la première partie du récit tel qu'elle est présentée dans le texte biblique :

Abraham se leva tôt le matin, brida son âne, prit ses deux serviteurs avec lui, ainsi que son fils Isaac, fendit les bois de l'holocauste, se leva et s'en alla vers l'endroit que l'Élohîm lui avait indiqué.

Au troisième jour, Abraham leva les yeux et vit l'endroit au loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Asseyez ici avec l'âne. Moi et le garçon, nous irons jusqu'à là pour nous prosterner, puis nous reviendrons vers vous. »

Abraham prit les bois de l'holocauste et en chargea son fils Isaac. Il prit dans sa main le feu et le couteau, puis tous les deux partirent ensemble.

Isaac dit à Abraham : « Mon père ! » Il dit : « Me voici, mon fils ! » Il dit : « Voici le feu et les bois, mais où est le mouton pour l'holocauste ? » Abraham dit : « C'est Élohîm qui pourvoira au mouton pour l'holocauste, mon fils. » Et tous deux partirent ensemble.

Ils arrivèrent à l'endroit que l'Élohîm lui avait indiqué et Abraham y érigea l'autel. Il disposa les bois, lia Isaac, son fils, et le mit sur l'autel par-dessus le bois. ¹⁰ Puis Abraham étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils.

(Genèse XXII, 3-10)

On remarquera tout d'abord la totale neutralité du ton. Nous sommes dans une situation où la tension dramatique est extrême : un père doit sacrifier le seul « vrai » fils capable de faire vivre son nom et sa lignée après lui. Or, à aucun moment il n'élève la moindre protestation sur la demande formulée par YHWH, son « ami ». C'est d'autant plus surprenant quand on se rappelle avec quelle pugnacité il avait cherché à protéger la vie des habitants de Sodome, quelques versets plus tôt.

Cette absence d'affect a beaucoup interrogé les exégètes sans que l'on trouve une explication capable de fédérer toutes les opinions. On a même pu penser qu'Abraham en connaissait l'issue par avance et qu'il savait que YHWH arrêterait son bras. Mais une telle version rendrait caduque toute sacralisation de ce geste maximal d'obéissance.

Nous pouvons d'abord dire que les lecteurs ou auditeurs contemporains des rédacteurs n'auraient peut-être pas compris que l'on dramatise trop l'événement et que celui-ci se trouvait dans le droit fil des liturgies de l'époque, où les sacrifices d'enfants était, sinon monnaie courante, tout au moins une pratique connue.

Et ce fils arrivé tardivement à Abraham à l'initiative directe de YHWH appartenait davantage, dans la mystique du moment, à la divinité elle-même qu'à son géniteur humain. D'autant qu'il était inscrit dans les codes législatifs que tout nouveau-né, humain ou animal, revenait de droit à la divinité, qui pouvait en fait ce que bon lui semblait.

La suite du récit insiste d'ailleurs sur cette absence de sentiments révélée par Abraham.

Mais l'Ange de YHWH l'appela, depuis les cieux, et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il dit : « Me voici ! » Il dit : « N'étends pas la main sur le garçon et ne lui fais rien, car je sais que tu crains Élohîm : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique ».

Abraham leva les yeux et vit un bélier pris par ses cornes dans un fourré. Abraham alla prendre le bélier et le fit monter en holocauste à la place de son fils. Abraham nomma cet endroit YHWH-Yiréh, et l'on dit aujourd'hui : au mont de YHWH il sera vu.

(Genèse XXII, 11-14)

Comme dans ce qui précède, la neutralité de ton persiste et Abraham ne manifeste pas le moindre soulagement à l'idée de voir épargner son fils. Il se contente d'immoler le bélier à la place d'Isaac.

L'explication qui est généralement donnée à ce mythe, c'est celui de la soumission la plus absolue aux commandements divins, même s'ils peuvent heurter le bon sens ou les règles élémentaires de l'humanisme. Et cet épisode, où le père du peuple abdique toute velléité de contestation vis-à-vis de la divinité est posé comme parangon de l'obéissance intégrale qui doit être désormais celle du peuple.

Cette obéissance est sous-jacente à un autre sentiment vis-à-vis de YHWH et qui domine tout l'Ancien Testament : la crainte. Le verbe hébreu utilisé ici, יָרָא [*yára*'], est extrêmement clair : il a le sens de "craindre" ou encore "avoir peur", ce qui revient sensiblement au même. En outre, c'est un verbe très utilisé dans le texte biblique puisqu'il n'apparaît pas moins de 374 fois et qu'il est complété par six autres verbes de sens équivalent.

Obéissance et crainte de Dieu constitue donc deux éléments forts de la religion telle qu'elle s'exprime aux premiers temps du monothéisme et dont on reporte sur Abraham les prémices. Cette religion base sur la peur des colères divines et la croyance entre une divinité prête à exterminer sa création a d'ailleurs été très tôt signalée par les premiers chrétiens. On retrouve en particulier chez Marcion, un auteur du II^{ème} siècle que nous connaissons essentiellement par les écrits de Tertullien, cette opposition entre la théologie de l'Ancien Testament, basée sur la peur de Dieu et celle du Nouveau Testament, qui mettait l'amour comme la grande valeur théologique¹.

Quoiqu'il en soit, ce sacrifice constitue un élément essentiel des mythes fondateurs qui s'accrochent au personnage d'Abraham. Avant de poursuivre, attardons-nous un instant sur le lieu supposé de ce sacrifice car, comme tout lieu sanctuarisé, il bénéficiera forcément d'un culte particulier.

Il est d'abord dit, dans le verset 1, que l'autel sacrificiel devra être érigé sur une montagne du pays de Moriyyah. Ce mot n'est répertorié dans aucun relevé topographique connu. Son étymologie même est très incertaine : le suffixe ne pose guère de problème et renvoie au nom divin. C'est le préfixe qui reste difficile à déterminer. Il pourrait être rattaché au mot מֵרִיָּא [*meriyá*], qui a le sens de "révolte", ce qui constituerait pour le moins un paradoxe vis-à-vis de l'attitude d'Abraham.

¹. TERTULLIEN, *Contre Marcion*, 207.

Mais l'étymologie la plus fréquemment rencontrée est de rattacher ce préfixe au verbe מוֹר [mo'ar], signifiant "échanger". Elle permet ainsi de justifier l'acte qui s'y pratiqua où Isaac fut échangé contre un bélier. Image certes séduisante, mais qui ressemble un peu trop à une étymologie par destination, donnée en second dans le seul but de coller à l'événement et de rendre le récit intelligible pour ses lecteurs ou ses auditeurs.

Les explications fournies par Abraham après le sacrifice du bélier ne sont pas plus éclairantes.

En hébreu, יְהוָה יִרְאֶה [yhw'h yire'èh] signifie « YHWH voit ». Mais ce lieu est impossible à repérer sur une carte. Au mieux peut-on faire un rapprochement entre ce nom et un épisode précédent dans lequel Hagar, encore enceinte, est chassée de la maison d'Abram par la jalousie de Sarai. Interpellée dans le désert par YHWH, elle donne à ce dernier le titre de אֱלֹהֵי רוֹ'י [él ro'i] « dieu qui me voit » et le puits où elle se trouvait est rebaptisé לַבַּיִת רוֹ'י [labai ro'i] « au vivant qui voit ». YHWH lui annonce qu'il multipliera la descendance d'Ismaël, comme il multipliera, plus tard, celle d'Isaac.

On constate donc un certain parallélisme concernant les deux fils d'Abraham, placés l'un et l'autre par les auteurs bibliques sous la bienveillance, mais aussi sous la vigilance de YHWH. On note cependant une différence qualitative. Concernant Isaac, on construit le toponyme avec l'élément théophore YHWH, qui se trouve également dans « Moriyyah », alors qu'à propos d'Ismaël, on retient la formule plus neutre de « Él », qui est un terme beaucoup plus générique.

Ce terme n'apparaît qu'une seule fois dans la suite de l'Ancien Testament. Dans un texte tardif¹, il est identifié à la colline de Sion, à Jérusalem, aujourd'hui appelée le mont du Temple par les juifs et les chrétiens, ou Esplanade des Mosquées par les musulmans. On peut y voir encore, dans la mosquée d'Omar, le rocher où eut lieu le sacrifice. Et comme il s'agit ici d'islam, le sacrifice d'Ibrahim (sous sa forme arabe) ne frappa pas Isaac mais Ismaïl.

Naturellement, rien ne permet d'affirmer la réalité de cette localisation, sur le lieu où fut furent érigés le Premier puis le Second Temple. Il est plus probable de penser que cette interprétation fut destinée à sanctuariser davantage encore l'endroit qu'il y situa l'*Aqedab*. Cependant, le lieu demeure, aujourd'hui plus que jamais, un pôle de conflit majeur entre les deux religions qui s'opposent en Israël.

Nous verrons un peu plus loin qu'il existe un autre moyen, plus indirect, de situer l'endroit du sacrifice.

Mais il est encore d'autres lectures possibles de ce mythe, qui d'ailleurs ne s'opposent nullement à celles qui ont déjà été évoquées et qui viennent, au contraire, les compléter.

4.3. Un sacrifice de substitution

C'est d'abord la mise en place de rituels de substitution. Dans la longue suite de prescriptions rituelles que l'on trouve dans les livres de la Torah, cette idée revient en leitmotiv que tout premier-né appartient à YHWH. C'est d'ailleurs au nom de ce principe qu'il exige d'Abraham un tel sacrifice :

Voici comment le texte justifie ce droit de préemption divin :

Lorsque ton fils te demandera demain : « Que signifie ceci ? » Tu lui diras : « C'est par la force de sa main que YHWH [...] fit périr tous les premiers-nés au pays d'Égypte, aussi bien les premiers-nés des hommes que les premiers-nés du bétail. C'est pourquoi je sacrifie à YHWH tout mâle sorti le premier du sein maternel et je rachète tout premier-né de mes fils. »

(Exode XIII, 14-15)

¹. II Chroniques III, 1. Ce livre fut sans doute rédigé aux alentours du III^{ème} siècle avant notre ère, par des Lévites qui ne semblent pas avoir connu l'Exil à Babylone et qui insistent très fortement sur l'importance de la monarchie davidique et la centralisation du culte autour du sanctuaire de Jérusalem.

Nous avons eu l'occasion d'évoquer la permanence des sacrifices humains en Israël et en Juda jusqu'à une période récente puisque deux rois à Jérusalem, Achaz (736-716) et Manassé (687-642) ont, selon le texte biblique, passé leurs enfants par le feu¹.

Cet épisode enfin se termine par une nouvelle bénédiction

Nous avons précisé que ces sacrifices étaient également pratiqués en Mésopotamie, en particulier en offrande au dieu-Lune Sîn :

*Il brûlera son fils au dieu Sîn,
Il brûlera à Belit-séri sa fille aînée
Avec un pa-nu de cèdrez.*

Mais là aussi, on se préoccupe de remplacer ce type d'offrandes, qui met en cause la morale autant que la croissance démographique déjà polluée par une intense mortalité infantile, au moyen de sacrifices de substitution.

*L'agneau est le substitut de l'humanité ;
Il a livré la tête de l'agneau pour la tête de l'homme,
Il a livré le cou de l'agneau pour le cou de l'homme,
Il a livré la poitrine de l'agneau pour la poitrine de l'homme.*

Ainsi, même si les sacrifices d'enfants ont très longtemps perduré après la disparition d'Abraham, au moins telle qu'elle est évoquée dans la Bible, on fait endosser au patriarche la paternité de ces substitutions, qui ne sont plus de mise au moment de l'Exil à Babylone.

Cela permet aussi de mettre en évidence l'apostasie des rois de Juda, qui ont perpétré ce type de procédure alors qu'ils étaient censés connaître le geste d'Abraham.

Mais ainsi, on comprend mieux que le grand ancêtre d'Israël ait pu incarner la figure optimale de l'obéissance à YHWH et qu'il n'ait montré, toujours dans la description qu'en fait la Bible, aucun signe de réfutation, ni même d'hésitation lorsque la commande a eu lieu.

Pour beaucoup, ce geste apparaît comme un acte de progrès.

Mais celui-ci peut avoir encore une autre fonction, plus politique.

4.4. La soumission d'un clan à un autre

Nous avons développé plus haut que les deux acteurs de cette scène étaient, selon toute vraisemblance, étrangers l'un à l'autre et qu'ils appartenaient même à deux sanctuaires différents, Hébron pour Abraham et Béer-Sheba pour Isaac. Donc à deux clans différents.

La mise en scène qui est donc faite ici peut également apparaître comme la domination d'un clan sur l'autre. En effet, les gestes auxquels le sacrificateur sur sa victime sont ceux d'un vainqueur sur un vaincu : il le ligote, ce qui ne semble pas utile puisqu'à aucun moment l'enfant ne manifeste la moindre velléité de révolte. Puis il lève son couteau sur lui.

Or, nous avons évoqué le lieu du sacrifice uniquement d'après le récit qui en est fait, pour montrer qu'il était impossible de le situer précisément. Mais d'autres éléments, directement antérieur et postérieur à l'épisode, permettent peut-être d'éclaircir ce point.

Relisons le texte biblique : avant le sacrifice :

¹. *II Rois* XVI, 3 et *II Chroniques* XXVIII, 3 ; *II Rois* XXI, 16 et *II Chroniques* XXXIII, 6.

². Traduction Charles Hermann Walter JOHNS et Agnes Sophia JOHNS, *Assyrian Deeds and Documents*, I, n° 310, Cambridge, 1898, cité par Édouard DHORME, *La religion des Hébreux nomades*, op. cit. p. 214.

³. Édouard DHORME, *La religion assyro-babylonienne*, éditions Lecoffre & Gabalda, Paris, 1901, pp. 274-281, n. 113.

Abraham planta un tamaris à Béer-Sheba ; il y invoqua le nom de YHWH, ÉI Olâm. Abraham séjourna de longs jours au pays des Philistins.

(Genèse XXI, 33-34)

Après le sacrifice.

Puis Abraham revint vers ses serviteurs. Ils se levèrent et partirent ensemble à Béer-Sheba. Abraham demeura à Béer-Sheba.

(Genèse XXII, 19)

Dans la logique du récit de la *Genèse*, la scène se déroule donc très vraisemblablement aux alentours de Béer-Sheba, lieu où l'on rattache généralement le clan d'Isaac.

Il est très significatif que le sacrifice se déroule à cet endroit précis. Il se serait déroulé à Hébron, plus au nord, Abraham n'aurait tiré aucun bénéfice particulier à soumettre Isaac sur ses propres terres, sinon celui de manifester sa force. Localisé sur les terres supposées d'Isaac, il affirme sa propre primauté sur celle de son « fils », non en des termes militaires car les deux clans sont intégrés au sein du même peuple au moment où les traditions sont mises par écrit, mais en des termes familiaux et religieux.

Si Abraham ne pose pas son pied sur la nuque d'Isaac, comme on le faisait souvent avec les ennemis vaincus, il n'en produit pas moins les gestes habituels de domination. C'est aussi probablement pour éviter d'humilier les descendants d'Isaac en donnant à ce récit des aspects trop militaires. Mais ces gestes étaient compris comme tels par les rédacteurs et leurs contemporains. Attacher quelqu'un, lever la main sur lui sont, aujourd'hui encore, des actes d'assujettissement. Ils l'étaient déjà dans les temps bibliques, et sans doute plus fortement encore que maintenant.

Et l'intervention de YHWH qui arrête le bras d'Abraham apparaît donc comme une forme de pardon pour Isaac et lui permet de bénéficier de l'alliance proposée d'abord à Abraham.

On comprend alors mieux le double récit scellant les relations avec le roi Abimélek. Dans les deux cas, on voit Abraham et Isaac mettre en place une alliance avec le roi philistin, lequel est, dans les deux récits, assisté de son chef de guerre appelé Picol : le clan d'Isaac se fondant dans une structure ethnique placée sous la férule de celui d'Abraham, il apporte, en gage de fidélité, l'alliance qu'il avait contractée avec les responsables de la ville de Béer-Sheba.

4.5. Une délégation du droit de tuer ?

Nous avons vu qu'à bien des égards, Abraham vient clore le cycle des origines et fait entrer l'humanité dans sa période historique. Ce cycle a été marqué par de grandes catastrophes : le Déluge, la destruction de Babel et des villes du Circuit, toutes des catastrophes provoquées par la divinité pour manifester sa colère à l'égard de ses créatures qui ne respectaient pas les commandements décrétés.

Avec Abraham, les choses changent. Déjà à la fin du Déluge, on place dans la bouche de YHWH la décision de renoncer à détruire toute vie. Certes, il y aura quelques récidives, mais il semble qu'avec ce sacrifice, on arrive au bout du cycle. En quelque sorte, Isaac, comme premier rameau sorti de la cuisse d'Abraham, père générique de tout le peuple, incarne à lui seul cette nation naissante. Le tuer aurait été un renoncement à ce vœu postdiluvien. Il arrête donc le bras d'Abraham et renonce à faire disparaître directement les hommes.

Mais en contrepartie, il laisse aux hommes le choix, voire le devoir, de tuer d'autres hommes. En particulier ceux qui ne suivent pas les voies prescrites par le nouveau culte. Nous avons déjà évoqué la notion de *hérem*, cette élimination directe de toute une population vaincue. Mais, désormais, elle sera le fait des hommes, pas l'action directe de la divinité.

C'est peut-être le côté le plus terrible de cet événement, en ce qu'il pourrait annoncer toute forme de guerre sainte. Mais il s'agit bien sûr la d'une hypothèse.

4.6. Une bénédiction englobante

Cet épisode ne finit pas en chanson, mais par une bénédiction générale :

L'Ange de YHWH appela Abraham une seconde fois depuis les cieux. Il dit : « Par moi-même je jure – oracle de YHWH – que, puisque tu as fait cette chose et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai et je multiplierai ta race comme les étoiles des cieux et comme le sable sur le rivage de la mer, si bien que ta race occupera la Porte de ses ennemis. En ta race se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu as écouté ma voix. »

(Genèse XXII, 16-18)

Nous retrouvons donc ici les grands thèmes déjà évoqués de l'élection, de la multiplication et d'une terre très élargie. Cette bénédiction met également l'accent sur la puissance du nouveau peuple, en particulier sa puissance militaire puisqu'il occupera « la porte de ses ennemis » mais reprend, d'une manière indirecte, le vœu formulé après le Déluge de ne plus détruire le monde.

Ce nouveau peuple sera le lien entre YHWH et le reste de la terre et le passage obligé pour gagner toute la terre à la nouvelle religion.

C'est probablement là la première annonce de prosélytisme du judaïsme.